

Nicolas Vatimbella

disaient les 2 fils



P.O.L

Extrait de la publication

disaient les 2 fils

Nicolas Vatimbella

disaient les 2 fils

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris, 14^e

© P.O.L éditeur, 1992
ISBN : 2-86744-287-7

Sitôt femme et enfants abandonnés à la campagne, nous passions des nuits furieuses à écrire, disaient les deux fils. Ayant dit une fois pour toutes et sèchement au revoir à nos collègues qui allaient s'enfoncer dans une nuit de débauche, nous nous enfermions, bien qu'il n'y eût plus rien à craindre, à double tour dans notre bureau et penchés sur un cahier tout neuf que nous venions de sortir de l'armoire à fournitures, nous laissions glisser les crayons mal affûtés que tenaient nos mains nerveuses sur le papier n° 3 vierge que nos yeux fiévreux distinguaient à peine. Alors nous nous débarrassions, à la force du poignet, du poids non digéré de notre éternité. Nous qui ressemblions dans nos costumes trop chauds à l'éboulis blanchâtre d'un tas de linge à repasser, occupions nos nuits d'août à griffonner le récit de nos bâillements, rots, pets et autres exhalaisons. Dans le silence du bureau déserté, entourés des objets somnolents et indifférents de notre labeur diurne, le torse presque effondré sur la plaine en désordre de notre table de travail que nous ne prenions pas la peine de ranger avant de commencer, nous grattions entre les lignes bleues des feuilles ailleurs blanches le dépôt d'une vie lourde et molle. A tâtons dans la pénombre alors que le jour moite s'achevait et que la nuit glauque s'installait, nous éclations en imprécations muettes, en sanglots inaudibles, prétextes fallacieux pour couvrir le papier de grandes lettres maigres d'un alphabet pitoyable. Nous commencions par des soupirs, humides, brûlants, au nombre de trois. C'était la marque habituelle de notre style, l'ouver-

ture monotone de chacune des œuvres que nous gravâmes, nuit après nuit, déchirant de notre crayon que nous finissions par manier comme un burin les loques que nous léguions aux onze mois qui allaient suivre. Nous gardions les yeux mi-clos, ne regardant rien, ne voyant rien. Nous étions identiques à cette chose qui s'épanchait avec colère et foisonnements au bout de nos bras, et en même temps c'était tout ce dont nous voulions nous débarrasser et dont nous ne pouvions nous éloigner. Nous étions en communion avec les soubresauts et la haine qui agitaient nos poignets, mais plongés dans notre torpeur, nous cherchions hagards les ombres que nos mains ne jetaient pas sur les murs. Nous n'arrivions pas à nous soulager et à mesure que la nuit s'avancait, passées les premières heures de fébrilité, nous nous abandonnions peu à peu à un engourdissement épais où rien ne surnageait. Derrière nos yeux de chiens désormais battus et renvoyés à leur os à ronger, circulait, déployant ses toiles d'araignée, la conscience fatiguée de batailles inutiles et définitivement perdues. Et nous n'émergions de ce calme désespoir que le matin à l'arrivée de nos collègues haïs. Alors nous nous ressaisissions vite et, droits dans nos fauteuils, nous les accueillions d'un tonitruant bonjour, que nous savions chargé de mauvaise haleine. La journée de travail commençait immédiatement, consacrée à signer des papiers et à donner des ordres dont nous n'osions contrôler l'exécution, de peur que notre lassitude n'éclatât au grand jour. Nous gardions entre les doigts l'envie amère et rageuse de nous enfoncer sans délai dans les pages d'un nouveau cahier mais, sollicités constamment, nous attendions impatiemment en nous créant sans cesse de nouvelles obligations que chacun ait débarrassé le plancher, pour exprimer ce que nous gardions au plus

profond de nous-mêmes et que nous portions quotidiennement comme un fardeau sur nos épaules. Nous retrouvions avec délices la nuit, le bureau vide, paralysé par l'absence soudaine de toute l'agitation qui l'avait animé durant la journée et lui avait transmis l'apparence d'une vie qui, d'un coup, sitôt la dernière âme partie, s'était retirée sans espoir jusqu'au tonitruant et hypocrite bonjour du lendemain matin. Sans espoir ! Ah, comme nous aurions été désemparés et désespérés si, par on ne sait quel sortilège effroyable, le bureau s'était réveillé soudain et avait recommencé à bruire de toute l'activité qui l'emplissait encore quelques instants auparavant. Parfois nous croyions surprendre dans le craquement d'un meuble, dans le sursaut inexplicable d'un objet, dans le tressaillement de l'air, le réveil impossible et tant redouté du bureau. Nous essayions vainement de nous dire que rien ne pouvait justifier un tel réveil, mais imaginant sans raison quelque mauvaise présence qui en voulait à notre écriture, nous nous effondrions presque définitivement sur nous-mêmes et attendions de longues heures que passe notre folle frayeur. Personne en réalité ne venait nous déranger. Nous pouvions sans danger tracer nos arabesques démentes, noircir sans pitié notre cahier de phrases fantastiques, prolonger monstrueusement nos pattes de mouche d'une infinité d'autres pattes de mouche tout aussi illisibles, nul être humain ne vint nous surprendre, et ne découvrit jamais notre secret que nous veillâmes toujours précautionneusement à garder caché en notre for intérieur. C'était quelque chose dont nous ne voulions surtout pas parler, comme d'une puberté visitée à nouveau. Nous avions des pertes comme en ont les incontinents. Un sang mauvais comme des règles et qui nous donnait comme aux femmes des maux de tête et

une humeur contrariée s'épanchait au bout de nos bras. On ne nous voyait pas éclater en larmes sous n'importe quel prétexte, ou, à chaque instant parcourus de frissons comme un chat pris à rebrousse-pois, en proie à une sensibilité exacerbée. Nous n'exprimions rien, ne sortant de nous-mêmes que pour pousser l'étonnant mais sans effet bonjour matinal. Nous réservions le ruissellement des larmes, le crépitement de la sensibilité, le vacarme métallique des nerfs, à la nuit et à notre cahier, témoins muets et malléables de notre ridicule exubérance. Nous ne nous battions contre personne, encore moins contre nous-mêmes. Entourés de silence et de solitude, traversés de courants électriques plus ou moins violents, nous grattions sans les enlever les croûtes dont nous étions recouverts. Notre existence était misérable, mais qu'avions-nous fait pour en mériter une autre ? Après tout, celle-ci nous allait comme un gant usé dont l'envers est semblable à l'endroit, parce qu'il a été autant porté d'un côté que de l'autre. Une nuit notre père, était-ce vraiment lui ou s'agissait-il d'une création de notre torpeur, nous apparut sans la moindre splendeur et s'assit sur un coin de bureau. C'était un songe comme on ne les imagine pas, un perroquet dépenaillé plutôt qu'un ange immaculé et immatériel. Ridé, maigre, nerveux, il était immense, le corps entier recouvert d'un manteau de plumes qui ne laissait dépasser que sa tête minuscule et chauve et de longs bras que terminaient des mains osseuses aux ongles bombés. Mes fils, dit peut-être la vision, doucement, d'une voix de vieillard, mes fils. Mais déjà nous nous étions abîmés dans la lourde et blanche torpeur du milieu de la nuit, et nous étions incapables de la moindre réponse. Enlisés en nous-mêmes et arrêtés dans notre écriture, nous continuions mécaniquement de nos

poignets à fouetter l'air comme si nous fouettions encore les feuilles de papier du cahier ouvert devant nous. Toute la nuit, inquiet, poussé par l'exigence de sa compassion, l'être approximatif surgi de nos exercices chercha à dénouer notre mutisme apathique. Toute la nuit, penché sur nos crânes où s'agglutinaient sans pudeur toutes les excroissances d'une existence incertaine, il nous gratta avec son bec. Peut-être existait quelque part la croyance qu'il pouvait nous aider à nous nettoyer, et qu'une sorte de oui, comme une bulle d'air trop longtemps emprisonnée pourrait grâce à sa méticuleuse picorée enfin arriver à la surface de ces fils pitoyables où, joyeuse de son triomphe, elle éclaterait en fanfares mystiques. Mais cela n'arriva pas. Et lorsque vint le matin, et que depuis longtemps avait reflué dans les profondeurs de la chair obscure la dernière étincelle de notre esprit, l'oiseau renonça. Regardant une dernière fois ces masses amorphes qui n'avaient pas bougé de la nuit, flaques d'huile au-dessus de laquelle ne passe nul ciel, il cracha dessus, et résigné, le cou cassé, les plumes fatiguées dont certaines jonchaient le bureau en tas piteux, il repartit. Nos lèvres boursoufflées s'entrouvrirent alors et dans l'aube sans caractère d'un autre jour qui n'existerait pas, retentit, pendant que du bureau s'ouvrait la porte, le cocorico de nul augure.

Assis vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur notre chaise statique, suspendus à une échelle graduée, l'esprit constamment dans des chiffres nous pesons tout ce qui sort de nous, vérifiant qu'en l'espace d'une nuit, selon l'aphorisme LIX de Santorio, nous évacuons seize onces d'urine, quatre onces de selles, et au moins quarante onces par la transpiration imperceptible (*perspiratio insensibilis*). La tête penchée avec passion sur nos excrétiens, notre pipi, notre sperme, nos rognures d'ongles, nos pellicules, nous comptabilisons ce que le foie n'a pu élaborer en chyle, ce qui du tractus intestinal n'a pu passer dans le sang veineux porteur de l'esprit naturel. Car de ce qui sort de nous nous sommes comptables, il nous faut à l'univers en rendre compte, ne pas réitérer l'erreur de notre incontinent de père, expulsant ses deux fils à la sauvette, sans que rien ni personne au monde ne l'apprennent jamais.

Notre père nous tire du bocal à pensées creuses où nous tournions en rond comme des poissons rouges et nous ingurgite tout crus. C'est ainsi que nous commençons notre croisière en lui, tout frétilants d'être confrontés à l'aventure. Qui sait si tout cela ne débouchera pas sur une intuition géniale, une œuvre définitive, un système complet. Les amarres larguées, en route, hissez haut, nous empruntons les trajets oiseux, les impasses, les culs-de-sac. Nulle part de précis où aller. Il n'y a pas de capitaine pour diriger le vaisseau, pas de marins pour le manœuvrer. Nous sommes le vaisseau et l'équipage manque. Nous sommes en notre père et c'est nulle part. La mer est d'huile, la mer est morte, proches, si proches les avaries du cours de la vie, les cales du quotidien, l'ensablement de qui a rejeté le large. Nous sommes pris dans les sécrétions glandulaires, nous restons coincés aux carrefours où s'élaborent les rêves digestifs, nous faisons naufrage sur les récifs d'où remontent les gaz intestinaux. Autour de nous, nuit massive, totalitaire, mise sous clé, oubliée, privée d'univers. Effrois des ténèbres. Obscurité où la pensée est recelée. Plus loin, nous parvenant comme dans un rêve, bribes d'une réconciliation prématurée, orgues de barbarie, fête foraine, galbes galants, bonimenteurs, nuit du 4 août.

Quelle ne fut pas notre stupéfaction lorsque nous apprîmes que notre père avait pondu son premier œuf. Bien qu'il nous en coûtât, nous sûmes nous rendre à l'évidence. Depuis nous le regardons différemment. Bien sûr, il ne nous a pas encore offert un des œufs qu'il pond maintenant continuellement et régulièrement entre neuf heures du matin et midi mais nous mettons ça sur le compte de sa légendaire pudeur paternelle. Turlupinés, interpellés, asticotés par le démon de la curiosité et de l'exégèse, nous mourons d'impatience de connaître le secret et le sens de ces œufs de taille médiocre qui s'accumulent autour de lui. Car secret et sens il y a sans doute aucun, notre père n'est pas homme à manier le symbole impunément. A peine pondus, les œufs sont fermés et impénétrables, incontestables bien que peu portés sur l'éclosion. Puis, au fur et à mesure que la journée quittant son degré le plus élevé s'avance vers son déclin, le flou les gagne, l'irréalité s'empare d'eux. Leurs formes parfaites s'avachissent, se corrompent en proie au furieux délire d'un vieux pneu qui se vide sans rémission, d'une chambre à air qui se dégonfle lamentablement, d'un ballon qui se défait en poussant un gros prout. Les coquilles, si impassibles il y a quelques instants à peine, se tordent en râlant, se creusent de plaies à vif, se hérissent de furoncles purulents, se percent d'ornières noires, sans cesser de pousser sifflements aigus, trilles grotesques, rots aigres. Leur silence de moine cloîtré, calme réceptacle de nos méditations, se fait klaxon, fanfare de gargouillis, orphéon désastreux. L'après-midi le désespoir

les a gagnées et elles se contentent de geindre, conquies épuisées, annihilées, en fort mauvaise posture dans leurs corps moribonds. Le soir venu la nostalgie exhale son parfum de quat' sous. C'est à cette heure que, quittant les jardins publics où sous le ventre effrité des statues d'obscurs poseurs elles s'étaient toute la journée assemblées en bandes conspiratrices et intimidantes, riantes et nues, les jeunes filles envahissent les rues en se tenant par les mains. Toute la ville retient sa respiration et s'affiche aux fenêtres pour les regarder passer. Est-ce un rêve, est-ce la réalité ? Nul ne veut le savoir. La nuit la ville appartient aux jeunes filles qui électrisent son corps consentant. A la mi-nuit elles viennent rendre visite à notre père alors que depuis longtemps nous sommes enfoncés dans notre sommeil. Elles dansent en rond autour de lui, vêtues uniquement de leurs chants cajoleurs et de leurs promesses de caresses. En échange il leur donne ses œufs tarabiscotés, aux formes alambiquées et mouvantes, aux couleurs vives et changeantes, dont elles se font des colliers, des bracelets, des bijoux de pacotille que demain elles exhiberont, impudiques et intouchables, devant nos regards de voyeurs. Pourquoi est-ce ainsi ? Voilà un mystère qui nous met à l'agonie. Courant après elles, nous les pressons avidement de muettes questions auxquelles elles ne répondent que par un haussement d'épaules et un frémissement du derrière.

Que commanda-t-il exactement, nous ne le saurons jamais. Toujours est-il que ce jour-là, tout ce que la serveuse lui apporta ne fut qu'amour, succulent amour, parfait amour, mystique amour, ne figurant pas à la carte. Tant d'amour dans un restaurant de troisième catégorie où il n'était jamais venu auparavant, tant d'amour qui n'était proposé nulle part, tant d'amour pour une somme si modique, si ridicule, oh comment ne fut-il pas rassasié, comment osa-t-il en demander encore, avec l'air de celui qui payant le prix qu'on demande est en droit d'exiger ? J'ai la loi pour moi, commandait-il. La loi, la loi, grommelait la serveuse, mais c'est de bon cœur. Et nous horriblement gênés, honteux, alors qu'il ne restait plus rien, alors que tout l'amour disponible lui était passé sur la langue et dans le gosier, dûmes appeler la police, parce que, grondait-il, le meilleur lui était refusé.

Nous ne tourmentons personne, nous laissons agir nos pensées. Nous voltigeons comme deux papillons, nous sommes deux papillons, le temps d'un rêve, d'une pensée, un an, un jour, une seconde, qu'importe le temps tant que nous voletons de fleur en fleur, satisfaits de notre sort, ignorants tout de la brièveté de notre état, contents d'égayer inconsciemment la campagne des couleurs joyeuses qui barbouillent nos ailes. Les sciences naturelles m'ont appris autre chose, dit notre père. Pour être papillon il faut avoir été chenille, cocon, chrysalide. Alors la larve mérite sa métamorphose. Un papillon, un vrai, possède un passé qui n'est pas glorieux mais fait d'efforts pour échapper à sa condition rampante. Petits faussaires, pachydermiques paresseux, papillons vous n'êtes pas car ramper vous ne l'avez pas encore appris. Couchez-vous d'abord et pas n'importe comment. Par la révérence attaquez le sol. Faites la révérence, dit notre père, avec tout votre corps. Que les bras se déploient, que les jambes se rétractent, que le cou se casse, que le buste s'arque. Pliez, repliez-vous, redépliez-vous, brisez les lignes, faites des angles, et prenez de l'accroissement. Ne vous limitez pas, donnez de l'accroissement à vos gestes, déployez vos mouvements, exagérez les opérations successives qui font la révérence, enveloppez l'espace et ne le rendez pas. Puis plus bas, toujours plus bas, comme un soufflé qui retombe, bâchez le sol de tout votre corps éploré, avec grandiloquence, étalez-vous, envahissez les parterres en importunant, cognez-vous contre les pieds de qui vous entoure, repoussez-le,

toujours plus envahissants, emphatiques, réclamez toute la place, développez-vous à l'infini, par la révérence faites fuir. Face contre terre, enfin, présentez-vous, au trottoir, au parquet, au tapis, à la pelouse, donnez vos titres à voix très basse. Nous le regardons, effarés. Rien n'est donc simple.

Si notre père est quelque chose, disaient les deux fils, il doit être dans quelque chose.

Si notre père existe, disaient les deux fils, il est nécessaire qu'il ait une certaine grandeur, une certaine épaisseur, et qu'il y ait une certaine distance de lui par rapport à nous. Et le même argument vaut pour nous aussi qui sommes devant lui. Car nous aussi, nous aurons une grandeur, et notre père se trouvera devant nous. Or le dire une fois revient à le dire sans cesse.

C'est pourquoi, disaient les deux fils, l'argument de notre père n'est pas recevable, qui prétend qu'une quelconque de ses parties fait du bruit en tombant. Et d'après notre père toujours, rien ne nous empêche de considérer que l'ébranlement de l'air provoqué par sa chute totale et définitive ne se soit produit en aucun temps.



83 F
921-466-6
ISBN : 2-86744-287-7
05-92



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS